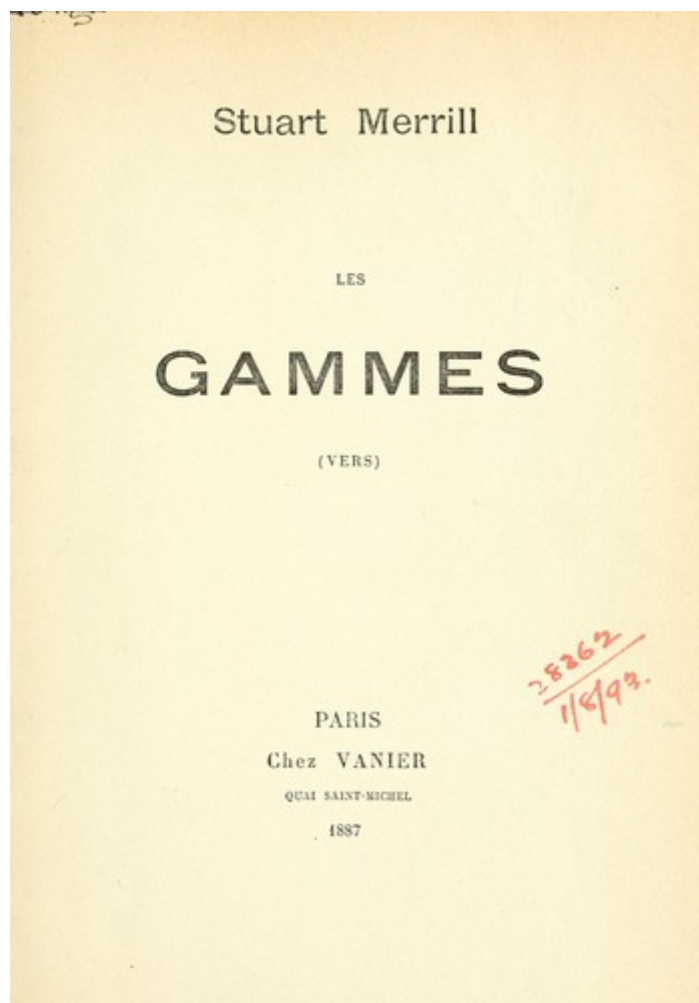


Les Gammes



Stuart Merrill

1887

L'auteur

Stuart Merrill



Stuart Fitzrandolph Merrill, né à Hempstead (Long Island) le 1er août 1863 et mort à Versailles le 1er décembre 1915, est un poète symboliste américain d'expression française.

Chanson

A l'heure du réveil des sèves
L'Amour, d'un geste las,
Sème les rimes et les rêves
Parmi les lis et les lilas.

La brise, soeur des hirondelles,
Déferle son essor,
Et frôle de mille coups d'ailes
Les corolles d'azur et d'or.

Amour, pour fêter ta victoire
Les cieux se sont fleuris,
Et mai t'auréole de gloire,
O roi des Roses et des Ris !

Crépuscule d'automne

Sous le souffle étouffé des vents ensorceleurs
J'entends sourdre sous bois les sanglots et les rêves :
Car voici venir l'heure où dans des lueurs brèves
Les feuilles des forêts entonnent, chœur en pleurs,
L'automnal requiem des soleils et des sèves.

Comme au fond d'une nef qui vient de s'assombrir
L'on ouït des frissons de frêles banderolles,
Et le long des buissons qui perdent leurs corolles
La maladive odeur des fleurs qui vont mourir
S'évapore en remous de subtiles paroles.

Sous la lune allumée au nocturne horizon
L'âme de l'angelus en la brume chantonne :
L'écho tinte au lointain comme un glas monotone
Et l'air rêve aux frimas de la froide saison
A l'heure où meurt l'amour, à l'heure où meurt l'automne !

Eté

Le clair soleil d'avril ruisselle au long des bois.
Sous les blancs cerisiers et sous les lilas roses
C'est l'heure de courir au rire des hautbois.

Vos lèvres et vos seins, ô les vierges moroses,
Vont éclore aux baisers zézayants du zéphyr
Comme aux rosiers en fleur les corolles des roses.

Déjà par les sentiers où s'étouffe un soupir,
Au profond des taillis où l'eau pure murmure,
Dans le soir où l'on sent le sommeil s'assoupir,

Les couples d'amoureux dont la jeunesse mûre
Tressaille de désir sous la sève d'été
S'arrêtent en oyant remuer la ramure

Et hument dans l'air lourd la langueur du Léthé.

Hantise

A EPHRAÏM MIKHAËL.

Par les vastes forêts, à l'heure vespérale,
Les ruisseaux endormeurs modulent leurs sanglots :
Mon âme s'alanguit d'une horreur sépulcrale
A l'heure vespérale où murmurent les flots.

Les ruisseaux endormeurs modulent leurs sanglots
Sous les feuilles que frôle un vent crépusculaire :
A l'heure vespérale où murmurent les flots
Un fantôme s'effare en l'ombre funéraire.

Sous les feuilles que frôle un vent crépusculaire
La lueur de la lune illumine le soir :
Un fantôme s'effare en l'ombre funéraire
Et l'âme de l'air râle en brumes d'encensoir.

La lueur de la lune illumine le soir,
Impalpable remous de la marée astrale,
Et l'âme de l'air râle en brumes d'encensoir
Par les vastes forêts, à l'heure vespérale.

La douleur de la princesse

A PAUL VERLAINE.

I

Par le jardin royal, en l'arôme des roses,
La princesse aux yeux pers, soeur nubile des fleurs,
Erre en pleurs au vouloir de ses rêves moroses :

Les mille et mille voix du triomphal matin
Lui murmurent l'amour, et le soleil sommeille
En ses cheveux épars sur son col enfantin.

Un jet d'eau dont la gerbe en perles d'or ruisselle
Parmi les boulingrins aux bordures de buis
S'irise de reflets d'ambre et de rubacelle.

La brise heureuse a ri sous l'osier des taillis,
Et les oiseaux issus des massifs de verdure
Se sont, au bleu des airs, grisés de gazouillis.

Mais ni le brouillard rose et rouge des corolles,
Ni l'eau mirant le ciel ensoleillé d'avril,
Ni les rameaux émus de vivantes paroles,

Ne peuvent divertir la douce déraison
De l'Infante qui va vers la haute terrasse
D'où le regard des rois rôde vers l'horizon.

II

De ses mules de pourpre elle a frôlé les marbres,
Et la voici courbée au rebord des remparts
Où déferle d'en bas la verdure des arbres.

A ses pieds, par les prés et les marais herbeux,
De l'aube à l'angelus sanglotent les sonnailles
Des solennels troupeaux de taureaux et de boeufs.

Sous le soleil de l'est la ligne des montagnes
Ondule en des lueurs d'améthyste et d'azur
Pour mourir au milieu des moissons des campagnes.

Parfois comme le pleur sonore d'un beffroi
L'âme d'un lointain cor s'essore du silence,
Puis s'étouffe soudain sous un souffle d'effroi.

La chaleur s'alourdit. Parmi les piliers grêles
Des frênes et des pins, déjà darde midi :
La brise vocalise au coeur des fleurs si frêles,

Et les feuilles en pleurs soupirent de désir :
Mais morne, ce jour-là, la Princesse s'attarde
A poursuivre le cours de son mauvais plaisir.

III

« Les monts là-bas sont bleus comme un éveil de rêves
Et, ô le cor qui râle en le matin vermeil !
Si pâle est la paresse en la saison des sèves.

Oh ! m'évader des murs de mon divin enfer
Vers les lointains où vont les graves cavalcades
Caracolant au chant des fanfares de fer !

Au fond de la forêt glapit la mâle meute :
J'entends par heurts d'horreur haleter l'hallali,
Et c'est là-bas, là-bas, comme un émoi d'émeute.

Demain, ayant occis sangliers et dix-cors,
Les dames reviendront au trot des haquenées
Dans la gloire des fers, des cuivres et des ors.

Pourquoi dois-je, princesse austère et solitaire,
Mourir ici d'ennui : qui viendra conquérir
Ma main, pour me mener vers l'inconnu mystère !

Où luira-t-il, ton casque, ô chaste chevalier
Que je crois voir venir au vol de la Chimère,
Le bras bardé de bronze et lourd d'un bouclier ! »

IV

Jamais n'éclatera l'écarlate oriflamme
Du céleste sauveur, et jamais le dragon
Ne battra les remparts de ses ailes de flamme.

Mais la Princesse attend toujours, son bleu regard
Perdu dans la poussière impalpable des brumes :
Et la Princesse attend encor, le front hagard.

Pourtant purs sont les cieux, et paisibles les terres ;
La semence mûrit aux ris du renouveau,
Et la nature en rut aspire aux adultères.

Cuirassé d'émeraude et de chrysobéryl
Un paon qui se pavane au bord des balustrades
Exulte à l'estival tumulte de l'avril.

A l'ombre des lauriers et des cerisiers roses
Les tourtereaux rêveurs qu'endort le lourd midi
Roucoulent leur amour aux corolles mi-closes.

Et le long des degrés de porphyre des cours
Tintent les cordes d'or des lentes mandolines
Sous les doigts indolents d'un chœur de troubadours.

La flûte

A STEPHANE MALLARME

Au temps du gazouillis des feuilles, en avril,
La voix du divin Pan s'avive de folie,
Et son souffle qui siffle en la flûte polie
Eveille les désirs du renouveau viril.

Comme un appel strident de naïade en péril
L'hymne vibre en le vert de la forêt pâlie
D'où répond, note à note, écho qui se délie,
L'ironique pipeau d'un sylvain puéril.

Le fol effroi des vents avec des frous-frous frêles
Se propage en remous criblés de rayons grêles
Du smaragdin de l'herbe au plus glauque des bois :

Et de tes trous, Syrinx, jaillissent les surprises
Du grave et de l'aigu, du fifre et du hautbois,
Et le rire et le rire et le rire des brises.

Le ménétrier

Etouffant en la nuit la rumeur de ses pas
Le vieux ménétrier sous l'horreur de la lune
Rôde comme un garou par la lande et la dune.

Sur la grève des mers il balance ses pas,
Pris d'un doux mal d'amour pour sa dame la lune
Qui le leurre au plus loin de la lande et la dune.

Et le voilà qui vague au vouloir de ses pas
Vers le miroir des mers où palpite la lune,
Oublieux du réel de la lande et la dune.

Les bras en croix, les yeux aux cieux, à larges pas,
Au plus glauque des flots le lunatique, ô lune,
Va s'engloutir sans deuils de la lande et la dune.

Nul mutisme plus grand ne dit la mort de pas.
Un remous mollement remue au clair de lune,
Puis la lame, et le vent sur la lande et la dune.

Nocturne

A JORIS-KARL HUYSMANS

La blême lune allume en la mare qui luit
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert
Des ramures. La lune a tû leurs voix nocturnes :
Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert,
Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes.

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mare endort l'âme des choses.
A peine la forêt parfois fait-elle effort
Sous le frisson furtif d'autres métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée
Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils
Des nénuphars flottant sur l'eau fleurdéliée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,
Sauf lorsqu'au loin des bois, par soudaines saccades,
Un ruisseau roucouleur croule sur les gravois :

L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

Oubli

I

Mon coeur, ô ma Chimère, est une cathédrale
Où mes chastes pensers, idolâtres du Beau,
S'en viennent à minuit sous la flamme lustrale
Râler leur requiem au pied de ton tombeau.

J'ai dressé sous le ciel du dôme un sarcophage
Dont la grave épitaphe en strophes de granit
Proclamera de l'aube à l'ombre et d'âge en âge
L'amen et l'hosanna de notre amour bénit.

II

Mon coeur est une crypte où parmi les pilastres
S'enroulent les remous de l'encens des oublis,
Et par l'heure qui luit de la lueur des astres
La paix des nuits se mire en les pavés polis.

Sur le carrare froid des marches sépulcrales
Déjà mes vieux pensers sont pâmés de sommeil :
Les lampadaires d'or s'endorment en spirales,
Et, ô la glauque aurore en le vitrail vermeil !

Refrains mélancoliques

A STÉPHANE MALLARMÉ

I

O l'ineffable horreur des étés somnolents
Où les lilas au long des jardins s'alanguissent
Et les zéphyr, soupirs de sistres indolents,
Sur les fleurs de rubis et d'émeraude glissent !

Car les vieilles amours s'éveillent sous les fleurs,
Et les vieux souvenirs, sous le vent qui circule,
Soulèvent leurs soupirs, échos vagues des pleurs
De la mer qui murmure en le lent crépuscule.

II

O l'indicible effroi des somnolents hivers
Où les neiges aux cieux s'en vont comme des rêves
Et les houles roulant dans les brouillards amers
Ululent en mourant, le soir, au long des grèves.

Car les vieilles amours s'engouffrent sous leurs flots
Et les vieux souvenirs râlant sous la rafale
Dans la nuit qui s'emplit de sonores sanglots
Se laissent étrangler par la Mort triomphale.

III

J'ai demandé la mort aux étés somnolents
Où les lilas au long des jardins s'alanguissent
Et les zéphyr, soupirs de sistres indolents,
Sur les fleurs de rubis et d'émeraude glissent.

Mais oh ! les revoici, les mêmes avenir !
Les étés ont relui sur la terre ravie,
Et les vieilles amours et les vieux souvenirs
De nouveau, pleins d'horreur, sont venus à la vie.

IV

J'ai demandé la vie aux somnolents hivers

Où les neiges aux cieux s'en vont comme des rêves
Et les houles roulant dans les brouillards amers
Ululent en mourant, le soir, au long des grèves !

Mais j'ai vu revenir les mêmes avenir.
Les hivers ont neigé sur le sein de la terre,
Et les vieilles amours et les vieux souvenirs
De nouveau, fous d'effroi, sont morts dans le mystère.

V

Toujours vivre et mourir, revivre et remourir.
N'est-il pas de Néant très pur qui nous délivre !
Mourir et vivre, ô Temps, remourir et revivre :
Jusqu'aux soleils éteints nous faudra-t-il souffrir !

Vers vagues

Le fébrile frisson des murmures d'amour
M'émeut ce soir les nerfs et vieillit ma mémoire.
La voix d'un violon sous la soie et la moire
Me miaule des mots d'inéluctable amour.

La verveine se pâme en les vases de jade :
Un fantôme de femme en l'alcôve circule.
Mais ma mémoire est morte avec le crépuscule,
Et j'ai perdu mon âme en les vases de jade.

Oh ! mol est mon amour, vague est le violon !
Un arôme d'horreur rôde en l'air délétère,
Et je rêve de rêve en l'ombre du mystère

Mais oh ! la volupté veule du violon !

Sommaire

Sommaire	p. 2
L'auteur	p. 3
Chanson	p. 4
Crépuscule d'automne	p. 5
Été	p. 6
Hantise	p. 7
La douleur de la princesse	p. 8
La flûte	p. 11
Le ménétrier	p. 12
Nocturne	p. 13
Oubli	p. 14
Refrains mélancoliques	p. 15
Vers vagues	p. 17